

Le Coronavirus, crise existentielle pour Georges Soros



par MICHELE MARIE

[Source : medias-presse.info]

Le milliardaire mondial-progressiste George Soros a proclamé le 11 mai dernier que la pandémie du coronavirus était la crise de son existence entière, celle qu'il attendait et qui rendait possible une révolution sociétale, inimaginable en d'autres circonstances.

Une seule chose était certaine à ses yeux dans l'après-pandémie : il n'y aurait pas de retour possible au monde d'avant. Quant au reste, la forme que prendraient les nations et les alliances, c'était un mystère qui restait à découvrir.

« *Même avant* que la pandémie ne s'abatte sur le monde, j'avais déjà compris que nous vivions des temps révolutionnaires, où ce qui paraissait impossible ou même inconcevable en temps normal devenait non seulement possible, mais d'une nécessité absolue »,

a-t-il déclaré sans autre forme d'explication dans une interview accordée au magazine « Project Syndicate », auquel il est lui-même un contributeur régulier. Emmanuel Macron avait eu des mots identiques le jour de l'annonce du confinement national et l'on ne peut qu'être frappé de la ressemblance entre les deux discours, qui paraissent tirés d'un même scénario.

Ce qui interpelle aussi, c'est le don de divination surprenant manifesté par les deux hommes. Car le sens des choses se comprend d'ordinaire de manière rétrospective plutôt que prospective, à moins d'être prophète ou devin. En l'occurrence, on a l'impression d'un épilogue écrit à l'avance, ou d'un livre lu à partir de la fin.

Ce qui intrigue enfin est le ton apocalyptique et messianique pour parler du monde nouveau qui devra naître des décombres de l'ancien, après le saut dans le grand trou noir. Et là nous voyons nos chers mondialistes, qui se croient si subtils dans leurs gros sabots, nous ramener encore une fois leur fameuse théorie du « désordre constructeur ».

Soros a poursuivi :

“Puis est arrivé le COVID-19, qui a totalement bouleversé la vie des gens et a rendu nécessaires des changements comportementaux significatifs. Il s’agit d’un événement sans précédent qui ne s’est probablement jamais produit dans cette combinaison. Et il met réellement en danger la survie de notre civilisation”.

Soros avait pourtant connu la Seconde Guerre mondiale durant sa jeunesse. Et le monde avait connu des pandémies autrement plus mortelles que celle du COVID-19, comme celle de la grippe espagnole. Pourtant, cette crise-ci n’était, selon lui, comparable à aucune autre antérieure.

“Nous apprenons très vite, et nous en savons maintenant beaucoup plus sur le virus qu’au moment de son apparition, mais nous tirons sur une cible mouvante parce que le virus lui-même subit des mutations rapides”.

Et pourtant rien n’est moins sûr. Des scientifiques de haut niveau, systématiquement censurés sur la toile, affirment qu’il est inexact de parler de mutations du virus, dans la mesure où il n’y a jamais eu de virus proprement identifié, mais seulement des pathologies ou syndromes disparates que l’on a recouverts de l’appellation de COVID-19 pour des raisons d’opportunisme politique.

Soros estimait qu’il faudrait beaucoup de temps pour mettre au point un vaccin. Et que même après en avoir développé un, nous serions contraints d’apprendre à le changer chaque année, « parce que le virus changera très probablement. C’est ce que nous faisons chaque année avec le vaccin contre la grippe », a-t-il ajouté.

Certes, mais à ce détail près que l’on n’immobilise pas la planète entière chaque fois que la grippe sévit. Qu’en sera-t-il si le terrible COVID-19 revient l’hiver prochain, faudra-t-il encore mettre les pays en état d’arrêt total ? Ou bien quelqu’un aura-t-il enfin l’idée de comparer les chiffres, ceux de l’INSEE ou de l’OMS, pour se rendre compte qu’ils n’ont pas bougé depuis l’année précédente ? Et que la seule chose qui a changé a été la mise en scène brutale et exhibitionniste de drames intimes, avec instrumentation éhontée de la mort et de la souffrance des victimes et de leurs familles ?

Georges Soros voyait cette crise rapprocher à terme les gens et les États-nations, mais seulement quand les gens auraient surmonté leurs peurs et vaincu leurs réflexes de repli. L’Europe, surtout, qui du fait qu’elle était une « Union incomplète », était d’autant plus vulnérable. Y a-t-il encore quelqu’un pour croire à l’histoire de la chauve-souris ? La chauve-souris, serait-ce George Soros et ses acolytes mondialistes ?